

Discours de Gilbert PAULIN, Cérémonie du Souvenir - 11 décembre 2017.

Comme chaque année depuis déjà près de 75 ans, nous nous retrouvons toujours aussi nombreux et recueillis dans cette magnifique cour d'honneur du Collège, ancien-Lycée Anatole Le Braz, pour commémorer le destin tragique et cruel d'une vingtaine de jeunes lycéens et normaliens dont la vie a basculé le matin du 10 décembre 1943.

Nous sommes réunis ce matin pour leur rendre un nouvel et vibrant hommage.

Nombreux sont ceux qui à cette même place que moi aujourd'hui, mais avec certainement beaucoup plus de talent, ont retracé ces moments inhumains et cette époque douloureuse de la fin de l'occupation allemande et de la Libération.

Cependant, et malgré la très vive émotion que je ressens en ce moment, je vais essayer de réunir les souvenirs du jeune potache que j'étais en 1943 pour vous dire comment j'ai vécu cette période difficile et angoissante de ma vie.

Oui, j'étais bien présent au petit Lycée ce matin du 10 Décembre lorsque la Gestapo, organisme de sinistre mémoire, a envahi les classes pour arrêter de nombreux lycéens de Premières et de Terminales.

C'était un vendredi. Je n'avais pas encore 15 ans et j'étais en classe de 3ème. Ce matin-là, nous avions cours de Français avec un jeune Professeur, Yves Lavoquer.

En arrivant au Lycée ce matin du 10 décembre, grande surprise : derrière le premier portail d'accès deux feldgendarmes, armés de mitraillettes, se tiennent de chaque côté de l'entrée, côté intérieur. Ils me font signe de poursuivre mon chemin. Il reste encore à traverser une courette d'une quinzaine de mètres située entre la bibliothèque municipale et le gymnase pour accéder dans l'enceinte même du petit Lycée.

Et là aussi, derrière ce deuxième porche, juste devant la conciergerie, se tiennent deux autres feldgendarmes tout aussi impressionnants par leur stature et l'air glacial et autoritaire qu'ils dégagent. D'un simple geste avec leur mitraillette, ils font signe à chaque arrivant de pénétrer plus avant dans la cour qui se remplit peu à peu. Il n'est plus possible de revenir en arrière et de ressortir. Le piège est tendu et se referme inexorablement.

La stupéfaction est à son comble et par petit groupe, on essaie de deviner ce qui se passe et pourquoi les Allemands sont dans l'enceinte du Lycée. Je pense que parmi les groupes des plus grands au fond de la cour et sous le préau, l'angoisse doit être à son comble, certains devinant certainement ce qui va suivre.

Notre classe se trouve au rez-de-chaussée dans le premier bâtiment, alors que celles des élèves de premières et de terminales se situent sur 2 niveaux dans le second bâtiment au fond de la cour, face au préau.

En commençant son cours, Yves Lavoquer nous fait part de son étonnement de la présence des allemands dans le Lycée sans marquer aucune inquiétude particulière. Venu sans ses documents, il m'emprunte mon livre de Français et la première partie du cours se déroule normalement.

On ne perçoit aucun bruit particulier venant de l'extérieur. On est loin de s'imaginer de ce qui se passe à une vingtaine de mètres de notre classe.

Récréation vers 10 heures 30. On se retrouve dans la cour. Les feldgendarmes sont toujours en faction et interdisent toute sortie possible.

Des groupes moins nombreux qu'à l'accoutumée se forment en se posant toujours la même question : « Que se passe-t-il ? »

Fin de la récréation et retour en classe pour la deuxième partie du cours de Français. Grande surprise : notre professeur est absent. Il s'est volatilisé et mon livre également. Un surveillant vient nous garder, tout aussi surpris que nous de la disparition d'Yves Lavoquer.

On devait apprendre quelques mois plus tard qu'Yves Lavoquer était l'un des responsables du mouvement « Libération Nord » et qu'à ce titre, il avait des contacts étroits avec Yves Salaün et Pierre Le Cornec, animateurs du groupe de résistance du Lycée. Ce qui explique sa disparition entre les cours.

Sortie normale à midi : les feldgendarmes ont disparu et nous pouvons sortir et regagner librement nos domiciles, ignorant encore tout du drame qui vient de se dérouler dans les classes voisines de la nôtre.

Ce n'est que le lendemain que nous apprîmes que 19 lycéens avaient été arrêtés par la Gestapo dans leur classe, devant leurs professeurs et leurs camarades de cours.

Le chef de la Gestapo, un certain Müller, s'était déplacé en personne pour mener à bien cette opération d'arrestation, accompagné dans chaque classe du surveillant général du Lycée et d'un feldgendarme.

La présence du chef de la Gestapo attestait bien sûr de l'importance qu'il donnait à ces arrestations.

Les 19 lycéens arrêtés furent aussitôt incarcérés à la prison de Saint-Brieuc, en attendant que la Gestapo mène plus avant son enquête qui visait surtout à démasquer les auteurs de l'assassinat d'un soldat allemand, un vaguemestre, survenu quelques

semaines plutôt, le 12 novembre, à la gare de Plérin, un abri de la ligne du petit chemin de fer qui reliait Saint-Brieuc à Paimpol.

Les auteurs avaient certainement été dénoncés et les soupçons se portèrent tout de suite sur Pierre Le Cornec, Yves Salaün et Yves Geffroy. Pierre Le Cornec était immédiatement séparé du groupe des 19 et incarcéré dans une cellule individuelle alors que les autres étaient tous regroupés dans une grande salle.

Dans d'atroces souffrances, subies dans les sous-sols de l'ancre de la Gestapo, au 5 du Boulevard Lamartine, tortures sans relâché, coups répétés de nerfs de bœufs, de cravache, simulacre de pendaison, supplice de la baignoire, nos 3 garçons finirent par céder tout en préservant dans leurs aveux la présence à leurs côtés de Pierre Jouany le jour du drame de Plérin. Ce qui lui valut la vie sauve au moment des sentences à venir.

Entre temps, le 13 janvier, un Normalien, Jean Lemoine, était à son tour arrêté et rejoignait en prison le groupe des lycéens.

Les Allemands poursuivaient leur enquête pour connaître exactement les rôles de chacun des Lycéens arrêtés dans le groupe de résistance clandestine dirigé par Yves Salaün et Pierre Le Cornec.

Le 29 janvier, premières libérations : 4 lycéens sont relâchés.

Le 2 février, Pierre Le Cornec, Yves Salaün et Georges Geffroy sont transférés à Fresnes. Ils sont condamnés à mort le 11 février et fusillés au Mont Valérien le 21 février à 15 Heures 16 en même temps que les membres du groupe « Manoukian », rendu célèbre par le poème d'Aragon, l'« Affiche Rouge », mis en musique par Léo Ferré.

Le matin de leur exécution, nos 3 malheureux héros sont réunis dans une même pièce pour écrire une dernière lettre à leurs parents. Vous avez tous connaissance de ces lettres qui sont régulièrement lues ici à chaque commémoration par un jeune collégien.

Ces lettres traduisent parfaitement l'état d'esprit de leurs auteurs : leur lucidité devant la mort, leur courage, leur amour profond des leurs et de la France. Aucun regret de leur acte ou de leur action clandestine n'apparaît dans leurs lettres alors que dans quelques minutes, ils seront conduits devant le peloton d'exécution.

Comment ont-ils pu dans un tel moment rassembler leurs sentiments profonds et les exprimer d'une façon aussi claire, aussi limpide !

La nouvelle de ces exécutions devait jeter la consternation dans tous les milieux Briochins. Personnellement, j'ai été profondément affecté et bouleversé par ces exécutions. En effet, outre les rapports que nous pouvions avoir dans l'enceinte du

Lycée, je connaissais très bien 2 des 3 fusillés qui résidaient tous deux près de chez moi.

Yves Salaün était un ami d'enfance et nous avons partagé beaucoup de temps et de jeux dans nos jeunes années. Nous habitions la même rue. Sept maisons nous séparaient. Ses parents, tous deux instituteurs, étaient connus et estimés de tout le quartier des Villes Dorées.

Georges Geoffroy habitait à une centaine de mètres, dans une rue adjacente, la rue Lafayette.

Ces 3 exécutions n'ont pas été connues tout de suite. Ce n'est que le 25 février que M. Salaün retournant à Fresnes accompagné de sa fille Annick pour rendre une 2ème visite à son fils, apprend qu'Yves et ses 2 camarades ont été exécutés le 21 février, soit 4 jours auparavant.

Imaginez le désarroi qui s'abat sur cet homme et sa fille qui reviennent complètement sonnés et choqués à Saint-Brieuc. Ils ont le courage d'annoncer aussitôt l'affreuse nouvelle qui se répand très vite dans la ville, au Lycée, à la prison et bientôt dans toute la région, semant consternation et tristesse.

Le 5 mars, un service funèbre est célébré en leur mémoire par l'aumônier du Lycée, l'Abbé Vaugarny, à la Chapelle Notre Dame d'Espérance. Un catafalque recouvert d'un drapeau tricolore est dressé devant l'autel. La chapelle est pleine de monde bien que tout eût été préparé dans le plus grand secret. A la fin de la cérémonie, la Marseillaise est jouée sur un rythme ralenti, apportant, si besoin était, une nostalgie supplémentaire à cette cérémonie de recueillement.

Entre-temps, le 12 février, Paul Guennebaud, professeur d'Anglais, animateur sportif hors pair, mais aussi membre du groupe clandestin de « Libération-Nord » est arrêté dans sa classe au milieu de ses élèves. Après plusieurs mois de détention, il est dirigé vers les camps nazis, mais les circonstances lui seront bénéfiques. Pour des raisons diverses, le convoi sera dérouté vers Belfort où Paul Guennebaud sera libéré fin 1944.

Le 23 février, un 2ème groupe de 5 Lycéens est libéré, dont Pierre Jouany. Ce qui porte à 9 le total des lycéens relâchés.

Ils sont donc encore 8 incarcérés, attendant avec angoisse le sort qui leur sera réservé. Finalement, le 1er mai, enchaînés 2 par 2, ils partent dans un premier temps pour Compiègne où ils resteront 3 semaines avant d'être déportés vers l'Allemagne et ses terribles camps de la mort : ce sont Guy Allain, Jean Collet, Louis Le Faucheur, Pierre Le Joncour, Jean Lemoine, Roger Le Houérou, Marcel Nogues et Raymond Quéré.

Ils vont endurer les pires horreurs : travaux forcés, souvent privés de nourriture, subissant les interminables appels sous la neige, dans la nuit, souvent à peine vêtus.

Conditions inhumaines de survie. Trois d'entre eux seulement survivront à cette terrible épreuve et viendront témoigner au retour de leur calvaire.

Je n'oublie pas Maurice Le Tonturier et Yves Harnois, tous deux élèves-maîtres et arrêtés dès le 10 juin 1943, qui furent les 2 premiers lycéens Briochins à connaître, à 17 ans, les affres des camps nazis. Seul, Maurice Le Tonturier reviendra de son long séjour à Auschwitz puis à Buchenwald. Il ne manquera aucune occasion de raconter ce qu'il a pu endurer et voir dans ces sinistres camps de la mort.

Cependant, les autorités allemandes restent méfiantes envers les autres lycéens non incriminés par les arrestations du 10 décembre. Elles craignent une recrudescence des actions de propagande et de sabotage. Aussi, dès le début du mois de mars, des menaces d'exil vers le département de l'Indre pèsent sur les élèves des classes de la 3ème à la terminale.

Une série de 3 circulaires est alors adressée aux parents pour leur indiquer dans quelles conditions ce transfert va être réalisé.

Dans un premier temps, Les 92 élèves-maîtres, et 6 professeurs, sont déplacés à Beaufort-en-Vallée, près d'Angers, dans un ancien collège désaffecté depuis plusieurs années.

Finalement pour les Lycéens, ce ne sera pas un déplacement collectif en raison de l'impossibilité à trouver une structure d'accueil assez importante pour héberger quelques 200 ou 250 élèves. Il sera décidé que les parents devront trouver eux-mêmes, et hors Bretagne, un Lycée susceptible d'accueillir leurs enfants pour le restant de l'année scolaire. Le lycée de Saint-Brieuc sera donc fermé pour les classes supérieures, des 3èmes aux terminales, à compter du mercredi 29 mars. Les élèves de ces classes sont désormais interdits de séjour dans les 5 départements Bretons !

En ce qui me concerne, je suis parti à Bourges avec 9 autres camarades tous plus âgés que moi. Nous fûmes très bien accueillis par le Proviseur M. Charles Aguesse, ancien professeur agrégé de Grammaire au Lycée de Saint-Brieuc. Nous étions alors en pleine vacances scolaires de Pâques, ce qui nous permit de prendre nos marques et de visiter la ville et ses environs.

J'ai alors découvert la vie d'internat avec de nouveaux copains de classe et de nouveaux enseignants. Adaptation très difficile du fait de l'éloignement des Parents. Au début, il était encore possible de correspondre et de se faire envoyer des colis avec du beurre, du chocolat, des gâteaux et autres friandises. Mais nos casiers étant régulièrement fracturés et nos provisions dérobées, On dut très vite se contenter du maigre menu du réfectoire.

Le 6 juin, je passais les épreuves d'admission à l'École Normale. Le sujet de Français venait à peine d'être distribué que les sirènes retentirent. Nous sommes tous

descendus pendant plus de 2 heures aux abris dans les caves du Lycée, Nous avons appris un peu plus tard le débarquement des troupes alliées sur les côtes Normandes et je suppose que les sirènes ont retenties un peu partout en France pour marquer cet événement.

La fin de l'année scolaire est vite arrivée, mais après les épreuves du Bac, les plus grands, malgré les directives en provenance de Saint-Brieuc qui interdisaient formellement le retour en Bretagne, s'éclipsèrent pour rejoindre leurs parents, s'engager dans la résistance ou « prendre le maquis » comme on disait à l'époque. Beaucoup d'entre eux participèrent d'ailleurs aux combats de libération et certains y laissèrent malheureusement leur vie.

Nous nous sommes alors retrouvés à 4, les 4 plus jeunes, pour le reste du séjour. Les conditions devinrent alors de plus en plus dures. Logés dans 2 chambres de pions, sous les toits. Pour les repas, nous devons traverser la ville à pied pour rejoindre un collège technique où nous retrouvions d'autres jeunes réfugiés se trouvant comme nous dans l'impossibilité de rentrer dans leur province. Il faut dire que depuis le débarquement, les moyens de communications étaient de plus en plus difficiles : il n'y avait plus de courrier, plus de train. En plus les alertes et les bombardements étaient de plus en plus fréquents. Les cibles visées étant principalement les gares de triages et les ponts.

Les dortoirs du Lycée avaient été aménagés spécialement pour pouvoir accueillir d'une part des familles de réfugiés normands, souvent venus à pied de leur province dévastée par les combats et d'autre part, un détachement de la Milice Nationale, d'où des conflits fréquents et parfois assez violents.

Nous avons recours au secours national pour beaucoup de choses : vêtements, argent, ... Notre statut de personne déplacée devenait petit à petit celui de personne réfugiée. Nous percevions d'ailleurs l'indemnité de réfugié.

En échange, il nous était demandé de participer à des travaux ou des opérations particulières de solidarité. Ce que nous faisons sans hésiter.

C'est ainsi qu'en juillet nous avons participé au transfert d'une partie de l'hôpital, qui se trouvait en bordure de la voie de chemin de fer et pas très loin de la gare. De nouveaux locaux avaient été aménagés dans les dépendances de la Préfecture et il fallait de la main d'oeuvre pour aider à sécuriser les résidents âgés et les malades, et les mettre à l'abri d'un bombardement éventuel.

Autre participation qui nous était demandée : aller périodiquement, environ une fois par semaine, dans la ferme du Lycée, à 5 Kilomètres de Bourges, pour la cueillette des fruits, la récolte de légumes, ou les travaux de jardinage ou d'entretien des locaux. C'est de bonne grâce que nous nous prêtons à toutes ces activités.

D'autre part, je m'étais lié d'amitié avec un camarade dont les parents tenaient un magasin de cycles et de réparation de voitures. Ce garçon allait une fois ou deux par semaine en vélo au ravitaillement dans les fermes des environs. C'était un immense plaisir que de l'accompagner dans ses tournées qui pouvaient parfois avoisiner les 100 kilomètres en direction de Sancerre. Je dois dire que j'étais particulièrement bien accueilli dans ces fermes et que l'on me donnait souvent quelques produits pour améliorer notre ordinaire.

Cependant, sans nouvelle de nos parents, le temps nous semblait long, très long, et l'on aspirait à un retour vers notre Bretagne.

Bourges devait être libérée bien après Saint-Brieuc. Nous avons bien sûr assisté à l'entrée des FFI et FTP dans la ville, dans les fameuses tractions avant ornées du V de la victoire et des croix de Lorraines peintes sur les portières, puis à la liesse qui s'ensuivit, mais il n'était pas encore possible de rejoindre la Bretagne, les voies ferrées étaient impraticables. Les ponts étaient coupés aux endroits stratégiques Il fallait attendre.

Ce n'est que vers la fin du mois de septembre que l'on apprit qu'une liaison ferroviaire entre Bourges et Tours était mise en place. Le premier matin, le train était complet. Nous sommes revenus le lendemain 2 heures avant le départ. Toujours complet, mais on nous autorisa à monter dans un wagon de marchandise, très heureux de ce début de retour.

Nous partions dans l'inconnu, sans aucun plan de parcours, ni de route. C'était la grande aventure, avec ses aléas, ses incertitudes, mais surtout avec un seul objectif : revenir à Saint-Brieuc et retrouver nos parents, non informés de notre départ.

Notre parcours allait durer 3 jours, avec 2 étapes à Tours et Angers dans les Lycées ou Institutions Catholiques spécialement affectés à l'hébergement des réfugiés.

Comme moyen de transport, nous avons eu recours au train, aux cars, aux rares camions qui circulaient, aux charrettes de braves paysans qui nous transportaient sur quelques kilomètres, et le reste du temps, il fallait marcher.

C'est dans ces conditions fatigantes, éreintantes, mais combien exaltantes qu'en milieu de la 3ème journée de notre périple, nous nous sommes retrouvés devant la gare de Rennes où nous eûmes l'extrême chance de monter dans un autorail en partance pour Saint-Brieuc. C'était, nous a-t-on dit, le premier qui circulait depuis la libération. A croire qu'il nous attendait. La chance était enfin avec nous.

A 19 Heures, nous étions à Saint-Brieuc après 3 jours de route et quelques 530 kilomètres parcourus. Quel bonheur de fouler à nouveau le sol briochin et surtout de retrouver nos familles qui n'étaient pas informées de notre arrivée. Imaginez la surprise et la joie partagée.

J'ai omis de vous donner les noms de mes 3 compagnons de misère et d'infortune : Gildas Eliès, René Connen et Jean Le Penven. Ils étaient élèves de seconde et avaient respectivement 16 et 17 ans.

Nous étions partis depuis près de 6 mois et une semaine seulement nous séparait de la nouvelle rentrée scolaire. Le lycée était méconnaissable. Avant de partir les Allemands l'avaient miné, dynamité et la façade principale était éventrée. Quel triste spectacle. Nous étions condamnés à retrouver nos locaux de fortune : petit Lycée, écuries de la gendarmerie et le « château », vieille bâtisse à l'angle de la rue de la Gare et de la rue du 71ème. Mais quel bonheur de retrouver ses copains et ses professeurs après une si longue séparation. Je me souviens bien, dans la cour, le jour de la rentrée, un professeur est venu vers moi me tendant un livre de Français : c'était Yves Lavoquer de retour lui aussi après ses activités secrètes de résistance et de libération. Nous nous sommes longtemps serré la main tout en échangeant un sourire plein de compréhension.

Voilà, la boucle était bouclée, et nous pouvions reprendre la nouvelle année scolaire un peu plus sereinement que celle qui venait de s'écouler.

J'en arrive au terme de mon propos dans lequel j'ai voulu montrer que tous les lycéens de Le Braz des classes de 3èmes aux terminales avaient été affectés à des degrés plus ou moins importants par cette terrible et mémorable matinée du 10 Décembre 1943.

Bien sûr, l'histoire ne retient, et c'est tout à fait normal, que ceux qui ont agi dans la clandestinité et donné leur vie pour participer à la libération de leur pays, de notre beau Pays : la France.

Ce sont ces héros que nous honorons ce matin. Gloire à eux, ainsi qu'à l'ensemble des nombreux lycéens et professeurs qui ont péri durant cette triste guerre de 39-45.

Ne les oublions surtout pas. Le travail de mémoire est important et nécessaire. Il revient à nos plus jeunes, ici présents ce matin, de s'imprégner de cette page d'histoire, et de la transmettre aux générations en devenir.

Je suis certain qu'ils ne manqueront pas de le faire et je les en remercie à l'avance.

Gilbert PAULIN
Saint-Brieuc
11 décembre 2017